

GARNET MONDAIN.

- 6 Janvier - Bal des Chevaliers de la Nlle Nat.
12 Janvier - Bal des Noces
17 Janvier - Bal des Olympiens
21 Janvier - Bal des Palistatins
24 Janvier - Bal des Mythos
27 Janvier - Bal des Mystic Mards
30 Janvier - Bal d'Obéron
31 Janvier - Bal des Prométhées
1 Février - Bal des Atlantides
3 Février - Bal de Minus
7 Février - The Carnival German
11 Février - Arrivée de Rex
14 Février - Procession de Rex et Bal de Prothée
17 Février - Procession de Rex et Bal de Rex
20 Février - Procession et Bal de Comus

TEMPERATURE.

Du 23 décembre 1909.
Thermomètre de E. Claude, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.
Fahrénheit Centigrade
Du matin... 42 6
Midi... 50 10
Soir... 52 11
C. P. M... 52 11

Plus grande mystification du siècle.

Bien que nous ne soyons qu'à l'aube du vingtième siècle, on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que la mystification dont le Dr Frédéric Cook est l'auteur, est et restera la plus grande de ce siècle.

Il est difficile de concevoir une plus gigantesque audace que celle de cet homme, à moins qu'il n'ait le cerveau déséquilibré, détraqué. La folie prend toutes les formes, elle n'est pas la même chez tous les hommes : ceux-ci l'ont douce, souriante, exultante, farieuse, grimaçante ; celle de Cook à la première forme, peut-être a-t-il cru, croit-il encore, qu'il a réellement atteint le Pôle Nord, comme ces fous qui s'imaginent posséder la fortune, des dollars par millions.

Cook dans ce cas, serait plus à plaindre qu'à blâmer ; mais sa fagot ne le condamne-t-elle pas ? N'est-il pas étrange qu'après avoir battu monnaie comme il l'a fait, en donnant ça et là des conférences qui étaient d'un franc-tireur rapport, n'est-il pas étrange qu'au lendemain de la proclamation de Peary comme l'explorateur heureux du Pôle par les savants américains, il disparaisse mystérieusement de la circulation, qu'il ne fasse plus parler de lui.

Et ce qui vient changer le croyance populaire en la certitude que Cook est un faussaire, c'est que la Commission des savants de Copenhague fait savoir le résultat de son enquête qui lui est défavorable.

Mais, s'il est des esprits enclins à condamner l'homme comme un vaigre charlatan parce que les circonstances le condamnent, il en est d'autres qui restent réfractaires à toute pensée malveillante, et qui préfèrent croire à son irresponsabilité, à un accident mental.

L'Amiral Sob'v conseilla à Peary de soumettre à la Commission danoise les documents qu'il a soumis à la Commission américaine, pour que la première, après son examen, le reconnaît comme le seul et véritable

CE QUE PARIS MANGE AU RÉVEILLON.

La fête de Noël est l'une de celles où l'on mange le plus. C'est d'ailleurs une tradition très humaine que toutes les fêtes se célèbrent à table ; et quelle plus grande fête que la commémoration d'un anniversaire qui même pour ceux qui ne pratiquent pas la foi religieuse, est celui de l'avènement du monde moderne, surgi de la décomposition du moule antique ?

Autrefois le réveillon s'expliquait par la nécessité de prendre quelque nourriture au milieu d'une nuit de veille consacrée à la glorification de la naissance du Sauveur. Les convictions religieuses se sont, hélas ! un peu affaiblies ; de récentes lois ont porté atteinte à cette habitude de la messe de minuit, qui était une halte éblouissante d'espérance et de foi dans les morosités de l'hiver et les tristesses de la vie quotidienne toujours difficile.

On étend des lumières dans le ciel, ou tout au moins on veut les étendre ; on en étend dans les égéries, autour de l'humble crèche où vagit et sourit le petit enfant divin, l'Enfant venu d'en haut et en qui se résument les aspirations de l'humanité vers un idéal consolant. Tant pour l'humanité ! En attendant, elle mange, elle réveillonne, et cette heure de l'année, où malgré soi la pensée se reporte vers une plus haute idée de mysticité, est une de celles où l'on consomme le plus de victuailles.

Ce ne sont qu'étalages chargés d'œufs gonflés, de puddings dorés, de quartiers de porc fumés, aux tons fauves et appétisants, de menus gibiers à plumes, de bouteilles de champagne aux bouchons habillés d'or, de longs chapelets de boudin, de ce boudin qui est devenu presque une institution et qui symbolise à lui seul la joie des agapes nocturnes, autour d'une table bien dressée, entre des convives joyeux et bruyants, prêts à voir l'aurore se lever sur leur nappe. Oh ! ce boudin de tous les âges ! Qui pourra jamais dire le nombre de kilomètres qu'on en consomme pendant cette nuit de plaisir ! Qui pourra dire le nombre d'œufs, de canards, la quantité de truffes consacrées à cette fête ? L'addition en serait formidable, pantagruélique, truculente et accablante. Il y a bien des chiffres, il y a bien des statistiques. Mais il faut se méfier des uns et des autres. Les chiffres ont ceci de commun avec beaucoup de personnes bien intentionnées qu'on leur fait dire tout ce qu'on veut ; quant aux statistiques, elles sont de nature à donner des indignations avant d'avoir touché aux mets. Autant s'en dispenser. Nous dirons pourtant qu'il se vend pour la nuit de Noël, à Paris seulement, quelque chose comme deux cent cinquante millions de truffes ! Nous ne tenons le renseignement d'un des plus notaires commerçants en saison ; ce qui prouve, en passant, qu'il est bon d'avoir des amis partout.

Mais le plus amusant d'est encore les marchés auxquels donnent lieu les fêtes de la fin de l'année. Dans toutes les petites villes de province, dans toutes les campagnes, les éleveurs se consacrent dès la mi-novembre à l'élevage des nœs et des canards de Noël. Ils achètent de nombreuses bêtes, les soignent particulièrement, les engraisent, les gavent à la machine, afin qu'elles offrent, le moment

venu, à l'admiration des gourmets, les formes rebondies et la chair rose qui les ferait vendre à prix d'or ; la chair rose délicatement sertie de la tache brune des truffes que leurs camarades les porcs parqués dans la gravière à côté, se sont ingurgités à déterrer, avant de partager leur sort, dans cette fête de la gourmandise sentimentale. C'est par centaines que se fait la vente de ces intéressants et infortunés volatiles. Les marchands, pour n'avoir pas à se baisser continuellement, ce qui, au bout de la journée, risquerait de leur donner des contraires, se munissent d'un appareil spécial : une longue perche ornée d'un crochet arrondi, qu'ils manient avec une dextérité remarquable. Dès qu'une bête leur est signalée par le maître, ils la harponnent par le cou et l'élèvent, au milieu des battements d'ailes éperdues des autres et des rires des curieux. C'est ce qu'on appelle d'une expression très pittoresque, la "pêche aux canards".

On se triffonne et farcie de marons, canards gavés jusqu'à l'obésité, pâtes et fèves, boudins, charcuteries de toutes sortes, puddings expédiés directement de Londres, champagnes et vins fins de tous les crus, composent ordinairement le menu des réveillons, non seulement chez nous, mais dans toutes les villes du monde chrétien où il y a une famille, une cheminée et de petits souliers dans l'âtre. Riches ou pauvres, chacun s'arrange pour célébrer sa nuit avec cette fête charmante qui apporte pour quelques heures l'illusion du bonheur avec l'oubli des vicissitudes quotidiennes. Il n'est pas jusqu'aux miséreux qui ne se précipitent pendant les jours précédents, sur leur maigre ordinaire, pour s'offrir ce jour-là, dans la cabane où dans la mansarde, un extra comme tout le monde ! Puisque nous avons allé en passant la statistique, nous essayons plus de nous soustraire à ses impérieuses exigences et voyons ce que Paris va manger pendant la nuit de Noël. Les importations de puddings venant d'Angleterre peuvent se chiffrer à 300,000 kilogrammes pendant la semaine qui précède Noël et celle qui le suit. C'est dire, qui ne saurait être qu'approximatif, qu'on compte exact n'étant établi pour une seule matière, semble en augmentation assez sensible sur les années précédentes. Peut-être devons-nous attribuer cet excédent aux efforts de l'entente cordiale. On estime que l'on sacrifie environ deux cent cinquante mille œufs et canards à des agapes nocturnes, et environ quatre-vingt-dix mille porcs, dont la chair s'entre que pour peu de chose dans les menus réveillonnés. Ce sont ces circonstances qu'on se contente d'en tirer les éléments de classe que boudin, dont nous venons de voir le chiffre de plus de deux cent cinquante millions, se représente à peu près six fois le tour de Paris, et la distance de Paris à Bourges, Caen, Lille ou Bar-le-Duc. Quant aux truffes, au champagne, aux écrivains, aux huîtres, aux pâtes de foie gras, à toutes les victuailles dont la masse appétissante et parfumée s'abat sur la ville en ces jours de liesse, elles sont trop innombrables pour pouvoir faire l'objet d'un dénombrement même hasardeux.

Il faut voir aux Halles Centrales les arrivages de la dernière quinzaine de décembre pour se faire une idée de ce que Paris mangent — ou pour mieux dire, mangent — au cours de cette occasion. Le "vorré" est littéralement débordé : les pavillons regorgent de marchandises de toutes sortes. C'est, dorénavant la nuit, une animation extraordinaire, une

vie intense et fébrile au milieu du va-et-vient des lourdes charrettes bordées jusqu'aux bords, des déchargeurs, des colporteurs, des manipulateurs, des commissionnaires, des marchands et des acheteurs. On marche sur des tapis de plumes, on se heurte à des montagnes de volailles, on est bousculé par la précipitation des uns et des autres, assourdi par les cris désespérés des canards, on gisse, on trébuche sur mille choses imprévisibles, inaperçues, mouvantes et tuyautes ; et de tout cela s'élève un parfum étrange et troublant qui vous emplit les narines et l'époumole, vous ouvre l'appétit, vous enflamme en vous des idées de festins énormes et savoureux.... Un des bons côtés de cette innocente ripaille c'est l'occasion qu'elle offre à une multitude de petites gens intéressants, fermiers, éleveurs, cultivateurs, jardiniers, petits employés et "bricoleurs" de réaliser pendant cette période quelques bonnes affaires qui mettront un peu de gaité dans la tristesse habituelle de leur existence de labeur et de misère.

Réveillon de Noël ! Fête d'espérance et de repos, halte bienvenue dans la vie de surmenage, d'inquiétudes et d'efforts, à laquelle nous sommes tous plus ou moins livrés ! Pourquoi faut-il que l'égoïsme, l'indifférence et l'oubli des plus joyeux croyances lui enlèvent une part de sa poésie ? Telle que nous la pratiquons, félicitons-nous encore de sa survivance, au milieu du naufrage de toutes nos traditions.

C'est sans doute que des rares qui survivront longtemps encore. On ne peut que s'en féliciter, puisque c'est le reflet des sentiments très doux des premiers chrétiens, l'habitude de naître et bonnes croyances des premiers âges, où l'homme, dans la simplicité de sa foi, ne trouvait de meilleur moyen de célébrer le Créateur que de l'associer à ses joies terrestres. Tant qu'il restera dans le cœur humain un peu de cette poésie d'antan, il n'est pas permis de désespérer de l'avenir.

Les cloches joyeuses vont bientôt lancer, dans leur éclatant carillon, l'hossana à l'Enfant-Dieu qui vient sauver le monde. Autour de la table de famille, grands parents et petits enfants vont se trouver réunis en une des fêtes les plus saines, les plus douces et les plus intimes. Savourons donc le bonheur de cette nuit et de ces jours d'allégresse. Ils ne seront, hélas ! que trop vite passés, et sur les étagères de Noël ne viendront que trop tôt s'étendre les ombres de nos soucis et de nos chagrins.

La baronne Vaughan.
Pontoise, France, 23 décembre.
— La Cour Civile s'est prononcée aujourd'hui en faveur de la baronne Vaughan, l'amie du défunt roi Léopold, et a ordonné que les sceaux qui avaient été placés sur sa propriété de Balincoart, fussent enlevés.

Edition Hebdomadaire de "L'Abelle".
Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et militaires, qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Pourquoi pas ?
— La mienne ne vous suffit-elle pas ?
— Pour la seconde fois elle garda le silence.
George Dufresne reprit sa promenade à travers la chambre qui était très vaste et vraiment magnifique.
Le lit de style Louis XVI laqué et capitonné de soie bleue, était drapé d'une duchesse.
Le tableau de la cheminée, un Bonheur authentique, s'élevait délicieusement dans une boiserie finement sculptée.
Tous les meubles étaient de véritables bijoux, et l'objet le plus frappant était sans contredit le portrait de la mère de Suzanne, autant peut-être grâce à l'admirable beauté du modèle qu'à la perfection de la peinture.
— Bigre ! Et si elle s'arrêtait au pré de la bergère sur laquelle la jeune femme s'était laissée tomber, vous avez de jolies choses, n'est-ce pas ?
— Jamais, en vérité, je ne les avais tant remarquées. Votre mère avait des goûts de luxe et elle a dû mettre la forte somme en avant pour les satisfaire.... On peut même dire que ses dépenses d'installation étaient hors de proportion avec ses revenus.
Suzanne répondit doucement :
— Vous avez parlé de la toilette que je mets, ma mère était libre. Elle aurait dû se dépêcher jusqu'au dernier moment de

— Mon tuteur, le docteur Bernay a qui je n'ai rien à refuser, est venu me chercher et m'a emmené à Paris, en effet.
— Dans quel but ?
— Le vieux marquis d'Angerville, son ami....
— Et le tuteur....
— Je m'en souviens.... Le marquis d'Angerville était au plus mal.... Il a été par moi. Mon tuteur a pensé qu'il serait heureux de me voir. Voilà la seule cause de ce voyage qui a été très court....
— Vous devriez perdre l'habitude de parler comme un enfant, et d'appeler le docteur Bernay votre tuteur. Il n'a été, n'est-ce pas, aujourd'hui, n'y a plus qu'un seul tuteur dans la maison, c'est à dire un maître.
— Vous !
— Moi, sans doute. Vous avez passé la nuit à Paris ?
— En effet. Nous y sommes arrivés par le dernier train, vers onze heures et demie ; je suis restée le lendemain.
— Avez-vous été reçue à l'hôtel d'Angerville comme dans une auberge ?
— Non, dit-elle froidement, mais comme chez des amis et ce n'était pas la première fois.
— Je le sais. Vous avez jadis vos grandes entrées à l'hôtel d'Angerville ; mais vous étiez libre alors....
— Les livres de Suzanne se crispèrent dans un mouvement de

dédain.
— Et les temps sont changés maintenant ? demanda-t-elle lentement, en fixant son mari.
— Certes !
— Elle répliqua :
— Vous pouvez vous épargner la peine de me le faire sentir, je l'ai assez compris.
— Vous le regrettez ?
— Elle garda le silence.
George Dufresne fit quelques pas dans la chambre et, revenant à Suzanne :
— Si j'avais connu plus tôt la mort du marquis, j'aurais pu vous accompagner aujourd'hui.
— J'ai été fort affectée de cette perte, très troublée....
— Cependant M. d'Angerville ne vous tenait de près ni de loin.... Vous ne vous êtes pas apprêtées mademoiselle d'Angerville, mais Suzanne Audeval.... Ce n'était pas un parent pour vous, c'était un ami seulement....
— Un ami excellent, un ami de tousjours, comme le docteur Bernay.... Ce n'est là valent mieux que certains parents. D'ailleurs j'ai perdu le plus de mes bons heures et je ne m'en connais plus.... Sans le marquis d'Angerville et le docteur Bernay, je me demandais si j'aurais pu être heureuse, en somme, et triplement, et rien, personnellement, vous entendez ?
— M'aurait cette affection qui tout pour moi mieux qu'une consolation, en somme....
— Dites une protection !

— Pourquoi pas ?
— La mienne ne vous suffit-elle pas ?
— Pour la seconde fois elle garda le silence.
George Dufresne reprit sa promenade à travers la chambre qui était très vaste et vraiment magnifique.
Le lit de style Louis XVI laqué et capitonné de soie bleue, était drapé d'une duchesse.
Le tableau de la cheminée, un Bonheur authentique, s'élevait délicieusement dans une boiserie finement sculptée.
Tous les meubles étaient de véritables bijoux, et l'objet le plus frappant était sans contredit le portrait de la mère de Suzanne, autant peut-être grâce à l'admirable beauté du modèle qu'à la perfection de la peinture.
— Bigre ! Et si elle s'arrêtait au pré de la bergère sur laquelle la jeune femme s'était laissée tomber, vous avez de jolies choses, n'est-ce pas ?
— Jamais, en vérité, je ne les avais tant remarquées. Votre mère avait des goûts de luxe et elle a dû mettre la forte somme en avant pour les satisfaire.... On peut même dire que ses dépenses d'installation étaient hors de proportion avec ses revenus.
Suzanne répondit doucement :
— Vous avez parlé de la toilette que je mets, ma mère était libre. Elle aurait dû se dépêcher jusqu'au dernier moment de

médiane en effet mais dont elle n'avait aucun compte à rendre.
— Si le diamant n'est superbe, ce qui l'out dû coûter !.... Je ne doute pas qu'il n'y ait pour plus de cent mille francs !....
— C'est possible.
— A quoi vous servirait-elle ?
— Il n'est aucun rapport avec moi, n'est-ce pas ?
— Est-ce à dire que vous voudriez vous en débarrasser ?
— On ne peut pas être pauvre et se débarrasser de sa fortune. Je parle de plus riches dont vous n'avez même pas une denture....
— Je n'y ai jamais songé et on en tirerait sans doute fort peu de chose.... Mais si jamais on ne besoin d'argent servent....
— Vous consentiriez ?....
— Il me serait pénible de m'en séparer. Ce sont des souvenirs, mais il est si bien que je préfère à tous les autres....
— Lequel ?....
— Mon repos, et certes si je devais être réduite à cette extrémité, peut-être l'achèterais-je à ce prix sans beaucoup de réticence.
— Sa voix s'était altérée.
Les incantations de son mari froissaient les fibres les plus vibrantes de son être.
— Comme vous êtes irritable aujourd'hui murmura-t-elle.
— Il me semble que vous êtes dans une disposition d'esprit un peu fâcheuse encore.
— C'est probablement que j'ai

mes raisons.
— Dites-les donc !
— Je suis extrêmement froissée, je ne le nie pas. En vérité, vous auriez dû mettre plus de prévoyance à m'informer de votre voyage à Paris et de ses causes.
— Je vous l'ai déjà dit. J'ai été prise à l'improviste. Je n'ai fait que passer à l'hôtel d'Angerville. J'ignorais que vous fussiez encore à Paris et j'aurais hâte de retrouver ma fille....
— En ce vous voyant pas à la Cour-d'Or, j'ai pensé que vous alliez arriver et j'ai attendu au dernier moment pour vous prévenir par une dépêche. Est-ce ma faute si elle ne vous a pas rencontré tout d'abord chez vous, à la rue Villegouffroy ?.... J'ai fait ce que j'ai pu et ce que j'ai dû.... J'espère que vous le comprendrez et que vous ne me cherchiez pas querelle à ce sujet.... Je vois que je me suis trompée.
— Elle s'arrêta.
— George Dufresne darda sur elle le regard de ses yeux noirs devenus très durs et reprit :
— Ne me diaisiez-vous pas tout à l'heure que vous étiez très troublée ?....
— Oui.
— Ne serait-ce pas parce que M. Jacques d'Angerville se trouvait en même temps que vous à l'hôtel de la rue de Lille ?
— Il n'y était pas d'abord.... Il est arrivé que quelques instants avant la mort du marquis, avec son ami M. de Vigoy, se-

THEATRE DE L'OPERA.

La représentation des Huguenots hier soir, à l'Opéra, a été brillante. Les deux premiers actes ont été particulièrement remarquables. Le chef d'orchestre, M. Lamoureux, a été très apprécié. Les chanteurs ont été très applaudis. La mise en scène a été très soignée. Le public a été très nombreux.

La représentation de l'opéra de M. Escalier, qui est chargé du rôle de Raoul de Nangis, et dans la partie sentimentale du rôle, a trouvé une expression en harmonie avec la pensée du compositeur. Bien des périodes ont été phrases avec goût et a été avec un charme très grand, la romance du premier acte. Plus blanche que la blanche hermine. Il n'y a pas que la voix et le chant de remarquables chez M. Escalier, il a aussi le jeu. Les maximes, la physiognomie ont au théâtre une fonction d'une importance inappréciable. M. Escalier comprend que cela est au moment d'être joué, et ne perd jamais le moindre de ses effets. Il comprend que l'artiste qui est aussi un portraitiste et en réalisant par son jeu, ensemble, il répond aux exigences du drame musical, c'est évidemment ce qui a valu à M. Escalier dans les rôles de ses diverses créations, et qu'il n'est pas un simple chanteur.

Le duo du quatrième acte a été dit par lui sous l'emprise de la double préoccupation de nous donner de parler, d'être et d'être. Il a joué avec l'excellente entente qu'il possède des grands artistes, et nous a donné un développement de la phrase chantée à l'acoustion d'artiste.

Les notes se posent fermes, sonores avec les oppositions voulues de force et de douceur.
Mme Fierens a interprété le rôle de Valentine avec une entente de bon goût. Elle a aussi joué avec son jeu, et elle est de son chef.

Dans ce quatrième acte, elle s'est montrée pleinement à la hauteur du rôle. Elle a chanté toute cette page avec un sentiment et une puissance remarquables.
En chanteuse maîtresse de son art, jamais abandonnée elle trop vite l'héroïne, n'écourte-t-elle la cadence, la chute de sa phrase. Dans cet acte-tout une gamme montante de passion, et dans tous les passages du chef-d'œuvre la sensibilité, l'âme sont bien de la partie, surtout dans la phrase : Puis, tu le peux, mais en passant sur mon corps expirant.

M. Huberty, dans le rôle de Marcel, a été, comme toujours, parfait. Nous ne croyons pas qu'il soit possible de mieux pénétrer que lui de l'importance de ce personnage qui presque toujours est aux côtés du maître qu'il sert avec tant de fidélité, tant de dévouement. L'artiste a été chaleureusement salué à chaque entrée en scène, et dans tout le cours du rôle il s'est montré digne de cet accueil. Il a dit d'une très expressive façon ses couplets : Paf, Paf, Paf.
M. Hensire et Cargue, De Nècers et Saint Bris ont eu, eux aussi, leurs belles parts de bravos.

La cavatine Nobles seigneurs, salut à la vie, est bien chantée par Mlle Morjé. Le rôle de page n'est pas long, mais il est bien tenu par l'élegant artiste qui porte avec une grâce charmante sa toque et son épée.
Mlle Rolland dont la jolie voix et le gracieux talent ne comptent que des admirateurs, a tenu avec une distinction très grande le rôle

de Marguerite. Elle a été très applaudie. La mise en scène a été très soignée. Le public a été très nombreux.

La représentation de l'opéra de M. Escalier, qui est chargé du rôle de Raoul de Nangis, et dans la partie sentimentale du rôle, a trouvé une expression en harmonie avec la pensée du compositeur. Bien des périodes ont été phrases avec goût et a été avec un charme très grand, la romance du premier acte. Plus blanche que la blanche hermine. Il n'y a pas que la voix et le chant de remarquables chez M. Escalier, il a aussi le jeu. Les maximes, la physiognomie ont au théâtre une fonction d'une importance inappréciable. M. Escalier comprend que cela est au moment d'être joué, et ne perd jamais le moindre de ses effets. Il comprend que l'artiste qui est aussi un portraitiste et en réalisant par son jeu, ensemble, il répond aux exigences du drame musical, c'est évidemment ce qui a valu à M. Escalier dans les rôles de ses diverses créations, et qu'il n'est pas un simple chanteur.

Le duo du quatrième acte a été dit par lui sous l'emprise de la double préoccupation de nous donner de parler, d'être et d'être. Il a joué avec l'excellente entente qu'il possède des grands artistes, et nous a donné un développement de la phrase chantée à l'acoustion d'artiste.

Les notes se posent fermes, sonores avec les oppositions voulues de force et de douceur.
Mme Fierens a interprété le rôle de Valentine avec une entente de bon goût. Elle a aussi joué avec son jeu, et elle est de son chef.

Dans ce quatrième acte, elle s'est montrée pleinement à la hauteur du rôle. Elle a chanté toute cette page avec un sentiment et une puissance remarquables.
En chanteuse maîtresse de son art, jamais abandonnée elle trop vite l'héroïne, n'écourte-t-elle la cadence, la chute de sa phrase. Dans cet acte-tout une gamme montante de passion, et dans tous les passages du chef-d'œuvre la sensibilité, l'âme sont bien de la partie, surtout dans la phrase : Puis, tu le peux, mais en passant sur mon corps expirant.

M. Huberty, dans le rôle de Marcel, a été, comme toujours, parfait. Nous ne croyons pas qu'il soit possible de mieux pénétrer que lui de l'importance de ce personnage qui presque toujours est aux côtés du maître qu'il sert avec tant de fidélité, tant de dévouement. L'artiste a été chaleureusement salué à chaque entrée en scène, et dans tout le cours du rôle il s'est montré digne de cet accueil. Il a dit d'une très expressive façon ses couplets : Paf, Paf, Paf.
M. Hensire et Cargue, De Nècers et Saint Bris ont eu, eux aussi, leurs belles parts de bravos.

La cavatine Nobles seigneurs, salut à la vie, est bien chantée par Mlle Morjé. Le rôle de page n'est pas long, mais il est bien tenu par l'élegant artiste qui porte avec une grâce charmante sa toque et son épée.
Mlle Rolland dont la jolie voix et le gracieux talent ne comptent que des admirateurs, a tenu avec une distinction très grande le rôle

de Marguerite. Elle a été très applaudie. La mise en scène a été très soignée. Le public a été très nombreux.

La représentation de l'opéra de M. Escalier, qui est chargé du rôle de Raoul de Nangis, et dans la partie sentimentale du rôle, a trouvé une expression en harmonie avec la pensée du compositeur. Bien des périodes ont été phrases avec goût et a été avec un charme très grand, la romance du premier acte. Plus blanche que la blanche hermine. Il n'y a pas que la voix et le chant de remarquables chez M. Escalier, il a aussi le jeu. Les maximes, la physiognomie ont au théâtre une fonction d'une importance inappréciable. M. Escalier comprend que cela est au moment d'être joué, et ne perd jamais le moindre de ses effets. Il comprend que l'artiste qui est aussi un portraitiste et en réalisant par son jeu, ensemble, il répond aux exigences du drame musical, c'est évidemment ce qui a valu à M. Escalier dans les rôles de ses diverses créations, et qu'il n'est pas un simple chanteur.

Le duo du quatrième acte a été dit par lui sous l'emprise de la double préoccupation de nous donner de parler, d'être et d'être. Il a joué avec l'excellente entente qu'il possède des grands artistes, et nous a donné un développement de la phrase chantée à l'acoustion d'artiste.

Les notes se posent fermes, sonores avec les oppositions voulues de force et de douceur.
Mme Fierens a interprété le rôle de Valentine avec une entente de bon goût. Elle a aussi joué avec son jeu, et elle est de son chef.

Dans ce quatrième acte, elle s'est montrée pleinement à la hauteur du rôle. Elle a chanté toute cette page avec un sentiment et une puissance remarquables.
En chanteuse maîtresse de son art, jamais abandonnée elle trop vite l'héroïne, n'écourte-t-elle la cadence, la chute de sa phrase. Dans cet acte-tout une gamme montante de passion, et dans tous les passages du chef-d'œuvre la sensibilité, l'âme sont bien de la partie, surtout dans la phrase : Puis, tu le peux, mais en passant sur mon corps expirant.

M. Huberty, dans le rôle de Marcel, a été, comme toujours, parfait. Nous ne croyons pas qu'il soit possible de mieux pénétrer que lui de l'importance de ce personnage qui presque toujours est aux côtés du maître qu'il sert avec tant de fidélité, tant de dévouement. L'artiste a été chaleureusement salué à chaque entrée en scène, et dans tout le cours du rôle il s'est montré digne de cet accueil. Il a dit d'une très expressive façon ses couplets : Paf, Paf, Paf.
M. Hensire et Cargue, De Nècers et Saint Bris ont eu, eux aussi, leurs belles parts de bravos.

La cavatine Nobles seigneurs, salut à la vie, est bien chantée par Mlle Morjé. Le rôle de page n'est pas long, mais il est bien tenu par l'élegant artiste qui porte avec une grâce charmante sa toque et son épée.
Mlle Rolland dont la jolie voix et le gracieux talent ne comptent que des admirateurs, a tenu avec une distinction très grande le rôle

de Marguerite. Elle a été très applaudie. La mise en scène a été très soignée. Le public a été très nombreux.

La représentation de l'opéra de M. Escalier, qui est chargé du rôle de Raoul de Nangis, et dans la partie sentimentale du rôle, a trouvé une expression en harmonie avec la pensée du compositeur. Bien des périodes ont été phrases avec goût et a été avec un charme très grand, la romance du premier acte. Plus blanche que la blanche hermine. Il n'y a pas que la voix et le chant de remarquables chez M. Escalier, il a aussi le jeu. Les maximes, la physiognomie ont au théâtre une fonction d'une importance inappréciable. M. Escalier comprend que cela est au moment d'être joué, et ne perd jamais le moindre de ses effets. Il comprend que l'artiste qui est aussi un portraitiste et en réalisant par son jeu, ensemble, il répond aux exigences du drame musical, c'est évidemment ce qui a valu à M. Escalier dans les rôles de ses diverses créations, et qu'il n'est pas un simple chanteur.

Le duo du quatrième acte a été dit par lui sous l'emprise de la double préoccupation de nous donner de parler, d'être et d'être. Il a joué avec l'excellente entente qu'il possède des grands artistes, et nous a donné un développement de la phrase chantée à l'acoustion d'artiste.

Les notes se posent fermes, sonores avec les oppositions voulues de force et de douceur.
Mme Fierens a interprété le rôle de Valentine avec une entente de bon goût. Elle a aussi joué avec son jeu, et elle est de son chef.

Feuilleton

— DR —

L'ABELLE DE LA N. O.

No 66 Commencé le 20 Octobre 1909

DEUX PASSIONS

GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MROUVEL

DEUXIEME PARTIE

LA VIE COMME ELLE EST

XI

PREMIERS EMBLEMES

(Suite.)

Etait-ce parce qu'il se sentait indigné de cette coquise et qu'il

nature farouche ignorait l'art de la dissimulation ?
— Oh n'était-ce pas plutôt parce qu'à son aspect le front de Suzanne s'était creusé d'un pli profond ?
— Elle fit cependant, après un premier mouvement involontaire, un effort sur elle-même et demanda doucement :
— Vous avez vu Georgette ?
— Vous la tenez ?
— Non, dit-il ; je la croyais à vos yeux.
— Et aussi, sans essayer plus longtemps de se contraindre, il reprit :
— Au surplus, j'aime autant qu'elle ne soit pas là.
— Elle fit, simplement surprise de cette brusquerie :
— Ah !
— Oui parce que je désire avoir une explication sérieuse avec vous.
— Elle riposta, blessée, mais sans se départir de son douceur et en essayant de sourire :
— Ce serait peut-être à moi de vous en demander une et je n'ai aucune intention d'entrer dans cette voie.
— Vous êtes allée à Paris ces jours derniers ?
— Oh vous l'avez dit ?
— A la gare, car dans cette maison personne ne me rend compte de ce qui se passe.
— Il ajouta d'une voix brève :
— Pas même vous !
— Elle se releva sans ce reproche et répondit :

— Mon tuteur, le docteur Bernay a qui je n'ai rien à refuser, est venu me chercher et m'a emmené à Paris, en effet.
— Dans quel but ?
— Le vieux marquis d'Angerville, son ami....
— Et le tuteur....
— Je m'en souviens.... Le marquis d'Angerville était au plus mal.... Il a été par moi. Mon tuteur a pensé qu'il serait heureux de me voir. Voilà la seule cause de ce voyage qui a été très court....
— Vous devriez perdre l'habitude de parler comme un enfant, et d'appeler le docteur Bernay votre tuteur. Il n'a été, n'est-ce pas, aujourd'hui, n'y a plus qu'un seul tuteur dans la maison, c'est à dire un maître.
— Vous !
— Moi, sans doute. Vous avez passé la nuit à Paris ?
— En effet. Nous y sommes arrivés par le dernier train, vers onze heures et demie ; je suis restée le lendemain.
— Avez-vous été reçue à l'hôtel d'Angerville comme dans une auberge ?
— Non, dit-elle froidement, mais comme chez des amis et ce n'était pas la première fois.
— Je le sais. Vous avez jadis vos grandes entrées à l'hôtel d'Angerville ; mais vous étiez libre alors....
— Les livres de Suzanne se crispèrent dans un mouvement de

dédain.
— Et les temps sont changés maintenant ? demanda-t-elle lentement, en fixant son mari.
— Certes !
— Elle répliqua :
— Vous pouvez vous épargner la peine de me le faire sentir, je l'ai assez compris.
— Vous le regrettez ?
— Elle garda le silence.
George Dufresne fit quelques pas dans la chambre et, revenant à Suzanne :
— Si j'avais connu plus tôt la mort du marquis, j'aurais pu vous accompagner aujourd'hui.
— J'ai été fort affectée de cette perte, très troublée....
— Cependant M. d'Angerville ne vous tenait de près ni de loin.... Vous ne vous êtes pas apprêtées mademoiselle d'Angerville, mais Suzanne Audeval.... Ce n'était pas un parent pour vous, c'était un ami seulement....
— Un ami excellent, un ami de tousjours, comme le docteur Bernay.... Ce n'est là valent mieux que certains parents. D'ailleurs j'ai perdu le plus de mes bons heures et je ne m'en connais plus.... Sans le marquis d'Angerville et le docteur Bernay, je me demandais si j'aurais pu être heureuse, en somme, et triplement, et rien, personnellement, vous entendez ?
— M'aurait cette affection qui tout pour moi mieux qu'une consolation, en somme....
— Dites une protection !

— Pourquoi pas ?
— La mienne ne vous suffit-elle pas ?
— Pour la seconde fois elle garda le silence.
George Dufresne reprit sa promenade à travers la chambre qui était très vaste et vraiment magnifique.
Le lit de style Louis XVI laqué et capitonné de soie bleue, était drapé d'une duchesse.
Le tableau de la cheminée, un Bonheur authentique, s'élevait délicieusement dans une boiserie finement sculptée.
Tous les meubles étaient de véritables bijoux, et l'objet le plus frappant était sans contredit le portrait de la mère de Suzanne, autant peut-être grâce à l'admirable beauté du modèle qu'à la perfection de la peinture.
— Bigre ! Et si elle s'arrêtait au pré de la bergère sur laquelle la jeune femme s'était laissée tomber, vous avez de jolies choses, n'est-ce pas ?
— Jamais, en vérité, je ne les avais tant remarquées. Votre mère avait des goûts de luxe et elle a dû mettre la forte somme en avant pour les satisfaire.... On peut même dire que ses dépenses d'installation étaient hors de proportion avec ses revenus.
Suzanne répondit doucement :
— Vous avez parlé de la toilette que je mets, ma mère était libre. Elle aurait dû se dépêcher jusqu'au dernier moment de

médiane en effet mais dont elle n'avait aucun compte à rendre.
— Si le diamant n'est superbe, ce qui l'out dû coûter !.... Je ne doute pas qu'il n'y ait pour plus de cent mille francs !....
— C'est possible.
— A quoi vous servirait-elle ?
— Il n'est aucun rapport avec moi, n'est-ce pas ?
— Est-ce à dire que vous voudriez vous en débarrasser ?
— On ne peut pas être pauvre et se débarrasser de sa fortune. Je parle de plus riches dont vous n'avez même pas une denture....
— Je n'y ai jamais songé et on en tirerait sans doute fort peu de chose.... Mais si jamais on ne besoin d'argent servent....
— Vous consentiriez ?....
— Il me serait pénible de m'en séparer. Ce sont des souvenirs, mais il est si bien que je préfère à tous les autres....
— Lequel ?....
— Mon repos, et certes si je devais être réduite à cette extrémité, peut-être l'achèterais-je à ce prix sans beaucoup de réticence.
— Sa voix s'était altérée.
Les incantations de son mari froissaient les fibres les plus vibrantes de son être.
— Comme vous êtes irritable aujourd'hui murmura-t-elle.
— Il me semble que vous êtes dans une disposition d'esprit un peu fâcheuse encore.
— C'est probablement que j'ai

mes raisons.
— Dites-les donc !
— Je suis extrêmement froissée, je ne le nie pas. En vérité, vous auriez dû mettre plus de prévoyance à m'informer de votre voyage à Paris et de ses causes.
— Je vous l'ai déjà dit. J'ai été prise à l'improviste. Je n'ai fait que passer à l'hôtel d'Angerville. J'ignorais que vous fussiez encore à Paris et j'aurais hâte de retrouver ma fille....
— En ce vous voyant pas à la Cour-d'Or, j'ai pensé que vous alliez arriver et j'ai attendu au dernier moment pour vous prévenir par une dépêche. Est-ce ma faute si elle ne vous a pas rencontré tout d'abord chez vous, à la rue Villegouffroy ?.... J'ai fait ce que j'ai pu et ce que j'ai dû.... J'espère que vous le comprendrez et que vous ne me cherchiez pas querelle à ce sujet.... Je vois que je me suis trompée.
— Elle s'arrêta.
— George Dufresne darda sur elle le regard de ses yeux noirs devenus très durs et reprit :